

## Voir Naples et pourrir. L'origine de la contamination chez les alchimistes (XVIe-XVIIe)

Véronique Adam

► **To cite this version:**

Véronique Adam. Voir Naples et pourrir. L'origine de la contamination chez les alchimistes (XVIe-XVIIe). adam véronique, revol lise. Les Lieux de la contamination, Garnier, pp.33-46, 2012. hal-00952485

**HAL Id: hal-00952485**

**<https://hal-univ-tlse2.archives-ouvertes.fr/hal-00952485>**

Submitted on 28 Feb 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***Voir Naples et pourrir. L'origine de la contamination chez les alchimistes (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup>)***

Véronique Adam, Université Toulouse II Le Mirail  
Centre de Recherches sur l'Imaginaire

Les traités médicaux de la fin du XVI<sup>e</sup> et du début du XVII<sup>e</sup> siècles, rédigés notamment par des savants alchimistes, permettent de mettre en évidence l'importance de la réflexion sur l'origine spatiale des épidémies. Ces ouvrages, au-delà du repérage des symptômes et des remèdes possibles, tentent en effet d'établir les causes, l'histoire et l'origine notamment géographique des grands fléaux d'une manière globale et systématique, et proposent ainsi une médecine universelle quasi épistémologique, croisant l'histoire, la chimie, l'astrologie et proposant de relier les maladies entre elles. Ils s'appuient aussi bien sur des traités savants de l'antiquité greco-romaine et du monde arabo-persan, comme sur les textes religieux et chrétiens en particulier. Mais ils tentent aussi de proposer leurs propres approches de la maladie en s'appuyant sur leurs expériences davantage que sur ces théories. Pour légitimer cette unification disciplinaire du champ épidémique, ces médecins adoptent la position d'Avicenne<sup>1</sup> : une maladie peut être la cause d'une autre pathologie. Les maladies ont ainsi une même origine. L'espace originel commun à toutes vient confirmer l'usage de la langue : la « peste » désignait alors des maladies pourtant très différentes et la proximité des symptômes des épidémies favorisait la confusion sémantique. La délimitation géographique permet néanmoins d'opérer des distinctions à la fois spatiales, mais aussi culturelles ou sociales : le lieu domestique et familial, même contaminé, diffère du pays méridional, source de la contamination. L'enjeu de ces traités est ainsi plus politique. Les alchimistes se servent de l'étude de l'épidémie et de ses modalités médicales et sociales d'éradication pour donner une légitimité théorique et empirique à leur pratique alchimique face aux médecins, institutionnellement mieux reconnus, qui les dénigrent. Contrairement à ces derniers, ils ne sont pas perçus comme des autorités académiques et ils n'ont pas de lieu propre d'enseignement ou d'exercice, puisque celui-ci est encore en mutation et commence à être circonscrit<sup>2</sup>. Ils n'ont pas même souvent de cadre, si ce n'est répressif et coercitif, pour leur pratique. Privés de lieux et assimilés souvent à des figures marginales et errantes de voyageurs, justement, à rebours, victimes et propagateurs des maladies dans l'imaginaire populaire et étatique, ces savants décident dans leurs écrits sur les « hydres morbifiques<sup>3</sup> », noms donnés aux grandes épidémies, de s'intéresser à l'organisation de la chambre du malade et de la ville contaminée, de revendiquer la suprématie des Occidentaux, et en particulier de leur propre pays, et de montrer l'efficacité de leurs méthodes. Incriminant les contrées étrangères et se présentant comme des facteurs d'ordre public dans le lieu domestique, ils contestent le rôle qu'on leur a assigné – des facteurs de désordre – et ils montrent clairement que l'étude des maladies collectives soulève des questions d'ordre politique, scientifique mais non plus morales. Ainsi la définition géographique des pays contaminants doit offrir à ces marginaux un espace dans la cité et l'autorité nécessaire pour organiser les lieux privés et publics contaminés d'une manière rationnelle.

La géolocalisation des épidémies proposée par les alchimistes leur permet de séparer les lieux étrangers contaminants du sol national contaminé, tout en inscrivant les éléments propageant l'épidémie, dans une poétique de l'air. Cette vision aériste et ce don d'ubiquité de la maladie, font de l'espace domestique un lieu aussi vulnérable que le corps : pour réorganiser le logis, à la politique de santé publique, ses considérations morales et

<sup>1</sup> Voir D. Jacquart, « La maladie dans la médecine médiévale », *La Revue du praticien*, 51, 2001, p. 2003-2007.

<sup>2</sup> Voir à ce sujet, Ch. Rabier, « La disparition du barbier chirurgien. Analyse d'une mutation professionnelle au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, N°3, 2010, p. 679-711. L'auteur mentionne notamment un arrêté anglais qui légifère sur le lieu d'exercice des barbiers et sur la responsabilité qu'ils auraient dans les épidémies :

<sup>3</sup> C'est le nom que Planis Campy donne à sept maladies incurables dans *L'hydre morbifique exterminée par l'Hercule chymique*, Paris, P. Billaine, 1629.

symboliques, les alchimistes opposent des réalités chimiques et concrètes. Une figure emblématique de cette géographie critique apparaît enfin : la ville de Naples. Elle illustre l'enjeu politique de la question de l'imputation. Espace de passage, lieu de transfert culturel et de l'échange de maladies, elle montre les limites de l'origine étrangère de la maladie et son occidentalisation.

### **L'origine du mal : de la comète aux vents du Sud.**

Galien<sup>4</sup> voyait dans la présence de l'épidémie deux causes, l'une interne (le corps provoque sa propre maladie), l'autre externe (un élément étranger entraîne la maladie). La question de la cause externe chez les alchimistes se pose souvent en termes de lieu. On peut distinguer dans leurs écrits trois espaces possibles de naissance et de propagation de cette contamination.

Les astres et les planètes forment un premier lieu symbolique et concret : l'organisation céleste aurait une incidence sur les épidémies, expliquerait leur généralisation et leur violence plus ou moins imprévisible sur la terre et dans le corps.

La peste est reconnue par ses signes et propres accidents qui l'accompagnent. Celle qui vient de la corruption de l'air, ou de la contagion a souvent quelques signes avant-coureurs : [...] les conjonctions des planètes malfaisantes, les étoiles, que l'on n'a point accoutumé de voir, les comètes, les grandes éclipses, les tremblements de terre, l'an de bisexte, la peste<sup>5</sup>.

Les alchimistes veulent certes souligner la cause astronomique de la maladie, bien connue déjà par l'Antiquité : « en même temps que les saisons l'état des cavités du corps change chez les hommes<sup>6</sup> ». Ils veulent surtout intégrer l'épidémie dans un système : elle est une catastrophe naturelle parmi d'autres et ce qu'on appelle alors le « venin pestilentiel » ( la peste) ou le « virus vénérien » (la vérole) se propagent comme la pluie des déluges, le cataclysme des tremblements de terre ou le sang infecté dans le corps. Mais chez eux, la pensée par analogie est motivée par un élément commun chimique : pour Paracelse<sup>7</sup>, la comète mentionnée comme annonciatrice de la peste, est une source physique et chimique de la maladie. La peste, « comète du petit monde<sup>8</sup> » possède donc réellement du venin et de la vapeur comme la comète du grand monde et ce venin vient aussi de cette grande comète. L'image est donc liée et légitimée par une réalité matérielle. Cette relation mêlant imagination et rationalité, est reprise et diffusée notamment par Pierre-Henri Fabre<sup>9</sup>. Cette analogie légitime permet justement d'expliquer l'origine géographique méridionale ou orientale des maladies, toujours venues du sud : l'épidémie suit en effet le mouvement du soleil puisqu'« elle se produit du côté du soleil, puis tir[e] vers le midi, occident et septentrion<sup>10</sup> ». Ce mouvement du soleil et des vents, qui diffuse la maladie et l'attise, devient aussi géopolitique. Le trajet correspond en effet à la propagation de la guerre puisque Fabre pense ici à

<sup>4</sup> L'idée ne semble pas contestée par des alchimistes comme Planis Campy. Voir D. Planis Campy, *Les Oeuvres de David de Planis Campy*, Paris, E. Danguy, 1646, p. 4, et Galien, *De locis affectis*, I, 1 et 7, in Ch. Daremberg, *Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales de Galien*, Paris, Baillières, 1854-1856, vol. I, p. 706 et sq. Voir aussi D. Gourevitch, « La conception galénique de la maladie », *La Revue du praticien*, 51, 2001, p. 1995-2000.

<sup>5</sup> N. Ellain, *Advis sur la peste*, Paris, D. Douceur, 1606, p. 13-14. Même importance de l'astrologie et du climat chez Planis Campy, p. 122 et p. 130 et sq.

<sup>6</sup> Hippocrate, *Traité des airs, des eaux et des lieux*, Œuvres complètes, Amsterdam, Hakkert, 1973, c. 2 ; voir aussi J. Jouanna, « La notion de maladie chez Hippocrate », *La Revue du praticien*, 51, 2001, p. 1987.

<sup>7</sup> Paracelse, « Des Ulcères qui proviennent des influences célestes », *La Grande chirurgie*, Lyon, Harsy, 1589, ch. XIV, p. 296 et sq. Paracelse évoque la comète de Halley, de 1531 et joue sur l'origine céleste des maladies, venues du ciel littéralement mais aussi envoyées par Dieu. Sur le sujet de la comète, voir I. Pantin, « Faire accoucher le temps », *Seizième siècle*, 2006, n°2, p.195-214.

<sup>8</sup> P.J. Fabre, *Traité de la peste, selon la doctrine des médecins spagyriques*, Toulouse, R. Colomiez, 1629, p. 6. Il emprunte cette image à Paracelse.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 26-27.

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 17.

la guerre contre les Turcs et à la guerre contre l'Italie (1527) : l'échauffement de la guerre comme celui du climat entraînent la propagation chimique de la maladie : le sel, ou ses principes conjoints (mercure, soufre) contamine le corps astral, politique et humain. Le mercure sublimé provoque la peste ; le sel donne la vérole et la putréfaction engendre la lèpre<sup>11</sup>. Si les traités donnent l'apparence d'une nouvelle taxinomie des maladies qu'on distinguerait les uns des autres, dans leur dénomination sémantique et leur composition chimique, le lieu préserve l'origine commune des maladies. Jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle au moins, on voit se maintenir cette conception du lieu unique et oriental propagateur de maladie. Jean Astruc démontrera ainsi en treize chapitres l'origine systématiquement africaine, moyen-orientale ou asiatique de toutes les grandes épidémies<sup>12</sup>.

A cette cause astronomique et chimique, on ajoute d'autres éléments de géophysique : les remous provoqués par les tremblements de terre ajoutés au venin porté par la comète, dégagent de « mauvaise exhalaisons<sup>13</sup> » qui sortent alors de la terre, comme un « levain » ou un « ferment<sup>14</sup> ». La peste se propage alors comme la rage, moins par une morsure directe, que par une contamination olfactive, modélisée sur la technique de la fermentation. L'épidémie n'est donc pas native du sol national ou européen, l'air n'en étant pas essentiellement corrompu. Elle vient des profondeurs de la terre ou des hauteurs célestes et d'une pollution indirecte. Ces mouvements célestes ou souterrains croisées à l'origine méridionale ou orientale de la maladie, lieux naturels de la maladie, font que la contamination n'est qu'accidentellement occidentale.

Il est donc assez logique de faire du vent du sud la troisième cause des épidémies. Hippocrate, dans son *Traité des airs, eaux, lieux*<sup>15</sup>, distinguait déjà les maladies provoquées par les différents types de vent. Les alchimistes<sup>16</sup> ne retiennent de sa typologie que « le vent du midi venant de régions infectées<sup>17</sup> » ou le vent austral qui pourrit très vite la viande<sup>18</sup> : la peste prend « naissance en Orient, de même que les autres pestes<sup>19</sup> ». Bien sûr, historiquement les exemples sont nombreux : Thucydide mentionne déjà la présence d'une peste venue d'Éthiopie et passant par l'Égypte pour atteindre Athènes<sup>20</sup>. Cette accusation contre le vent du sud est néanmoins plus arbitraire dans d'autres manifestations épidémiques. A Aigues-Mortes, en 1586, se propage une peste : Jean Suau<sup>21</sup> explique que les alchimistes accusent les vents méridionaux d'avoir contaminé les eaux pourries des marécages. Or le temps est très sec, et donc peu propice à une contamination de la peste ou à une quelconque putréfaction. L'épidémie dépasse d'ailleurs l'espace des marécages d'Aigues-Mortes et l'hypothèse chimique (la rencontre du vent infecté de sel tartrique et l'eau putréfiante) ne peut plus fonctionner. Suau comme Ellain<sup>22</sup> découvrent alors que la peste a été précédée de la

<sup>11</sup> D. Planis Campy, *Les Oeuvres de David de Planis Campy, ... contenant les plus beaux traictez de la médecine chymique... corrigées par l'auteur avant son deceds et augmentez de plusieurs traictez non imprimez*, Paris : D. Moreau, 1646, p. 155.

<sup>12</sup> J. Astruc, *Dissertation sur l'origine des maladies épidémiques, et principalement sur l'origine de la peste, où l'on explique les causes de la propagation et de la cessation de cette maladie*, Montpellier, J. Martel, 1721. Astruc n'est pas un alchimiste, mais une partie de ses écrits consiste à montrer que ce que prétendent avoir découvert les chirurgiens alchimistes, était déjà pratiqué de longue date par les médecins, tel l'usage du bois de Gaïac utilisé contre la syphilis (voir par exemple sa *Seconde lettre*, Paris, [sans éd], 1737).

<sup>13</sup> N. Ellain, *op.cit.*, p. 14.

<sup>14</sup> Voir par exemple K. Digby, *Discours du chevalier Digby, touchant la guérison des plaies par la poudre de sympathie*, Paris, Courbé, 1658, p. 140.

<sup>15</sup> Hippocrate, *Airs, eaux, lieux*, Paris, Les belles lettres, 2003, T. II, 2<sup>e</sup> partie.

<sup>16</sup> Seule exception, Blaise de Vigenère, (*Traité des chiffres*, Paris, Abel, 1586). Signalons néanmoins que ce livre est crypté, la nature des vents est donc surtout symbolique.

<sup>17</sup> N. Ellain, *op.cit.*, p. 23.

<sup>18</sup> D. Planis Campy, *op.cit.*, p. 130.

<sup>19</sup> J. Astruc, *op.cit.*, Ch. IX, p. 41.

<sup>20</sup> N. Ellain, *op.cit.*, p. 26. Thucydide mentionne effectivement cette origine dans *l'Histoire de la guerre du Péloponnèse*, Paris, Budé, 1967, Livre II, ch. 48.

<sup>21</sup> J. Suau, *Traitez contenant la pure et vraye doctrine de la peste et de la coqueluche, les impostures spagyriques et plusieurs abus de la médecine, chirurgie et pharmacie, tres doctes et tres utiles*, Paris, Didier Millot, 1586, p. 59.

<sup>22</sup> N. Ellain, *op. cit.*, p. 20

coqueluche. La fièvre et la sueur des corps ont rendu humide l'air et cet air infecté a propagé la peste au-delà des marécages. Dans cette situation, on n'incrimine pas directement l'eau des marécages mais le climat qui les entoure. Les médecins tiennent donc compte de la possibilité de contaminations croisées, des facteurs endogènes et exogènes, alors que les alchimistes tentent de systématiser les maladies en leur trouvant des origines communes et méridionales. Mais dans les deux modes de pensée se rejoignent puisque la maladie naît de la rencontre d'éléments contraires (eau, feu, air) et de déséquilibres humoraux. On ne dit rien de la venue d'une barque arrivée de Marseille et porteuse du virus de la peste...

### **La maladie domestique.**

L'origine géographique du mal semble donc essentielle pour les alchimistes et son développement est rationalisable ainsi délimité dans l'espace et repérable dans ses composantes ou ses facteurs de propagation.

Dès lors que l'espace domestique est touché par la maladie, cette conception apparemment paradoxale, puisque le vent étranger vient contaminer un lieu pourtant familier bientôt contagieux, va renforcer cette ubiquité de la maladie portée par le vent. Si c'est au travers de ce lieu que se montrent les oppositions les plus nettes entre les alchimistes et les magistrats publics ou les médecins royaux, l'importance de l'air déjà sensible dans les exhalaisons de la terre ou le recours au vent du sud n'est démentie par aucun des deux partis. L'opposition des organisations spatiales passe justement par une poétique de l'air différente. La question du lieu privé ou urbain ne peut donc se départir d'un imaginaire ou d'une vision aéristes.

Un capitaine de santé, chargé de lutter contre la propagation de l'épidémie et de l'organisation de Grenoble au tout début du XVII<sup>e</sup> siècle, propose de s'inspirer du modèle allemand :

En Allemagne, ils ne se fuient ni s'abandonnent, sinon lorsque le patient est sur le point de *respirer*, en encore y en a qui tiennent pied jusques au dernier *soupir*, duquel temps les *exhalaisons* sortent du corps envenimé font *impression* aux autres corps [c'est nous qui soulignons]<sup>23</sup>.

Le maintien du groupe autour du malade suggère la cohésion sociale au risque de la contamination et montre dans la correspondance élémentaire entre le souffle vital et l'air infecté, l'origine de la propagation de la maladie. Cette dernière naît moins d'une prolifération obscure du mal, que d'une proximité signifiante et positive du groupe social et du malade, et d'un vecteur humain bien identifié. Le collectif doit rester souder, au moins dans les frontières de la ville. Ce capitaine de santé grenoblois, nommé pendant une épidémie de peste, propose de loger à part les « pauvres malades » sans pour autant les expulser de la ville tout comme Ellain, un médecin du roi pourfendeur des alchimistes:

« Il serait nécessaire d'avoir deux maisons en deux faubourgs de la ville, en lieux commodes, choisis par l'avis des médecins, pour retirer les pauvres malades de la peste<sup>24</sup> »

On ne sait si ce « pauvre » montre un signe de pitié ou un état social. La décision publique semble liée à des considérations morales mais aussi politiques : en fait, on ne veut pas infecter les campagnes. Tout au long de son traité, le capitaine évoque le portier de l'hôtel dieu ou de l'hôpital. Ces gardiens de la ville sont convoqués pour leur fonction essentielle : préserver les pauvres eux-mêmes, chasser les gueux qui se portent bien et éviter qu'ils ne mangent le pain des malades. D'autres fonctions hygiéniques sont assignées à des commissaires de boues, et surtout aux bourgeois, qui ne doivent pas laver les égouts devant chez eux. Le capitaine

<sup>23</sup> C'est nous qui soulignons. Gu. De Lérissé, *Méthode excellente et fort familière pour guérir la peste et se préserver d'icelle, avec un opuscule contenant l'ordre qu'on doit tenir pour désinfecter les villes quand elles sont infectes, et pour éviter que la peste ne fasse progrès en icelles*, Grenoble, Verdier, 1608, p. 65.

<sup>24</sup> N. Ellain, *op. cit.*, p.11.

montre bien qu'il ne prend en compte que des éléments humains et les habitants de sa propre ville en dehors de toute hiérarchie sociale : il mentionne justement le cas de six gentilshommes venus du Grésivaudan auxquels il bloque l'entrée de la ville car ils sont infectés. Il n'expulse pas les malades ni leurs proches, mais il ne les accueille pas s'ils sont étrangers, quelle que soit leur condition sociale. La seule distinction sociologique, proposée cette fois par le médecin du roi Ellain, porte donc sur l'origine du mal, accidentelle dans tous les cas, mais aucune incidence ne se répercute sur l'espace de la ville : la naissance de la peste non contagieuse chez les pauvres est due à leur alimentation, puisque les pauvres mangeaient du pain d'avoine et surtout de la bouillie alors que chez les gens les plus aisés, on ne contracte la maladie que par frayeur ou mauvaise exhalaison de la terre<sup>25</sup>.

Les alchimistes comme Planis Campy, même s'ils reconnaissent que selon Galien ou Paracelse, la lèpre est guérissable, prônent au contraire des instances publiques, le regroupement, l'éviction et l'enfermement des lépreux, sous le prétexte que de toute façon leur mal est contagieux et surtout incurable, notamment dans la mesure où son origine justement peut être sociale (la pauvreté, la débauche) ou génétique. C'est sur ces constats que Planis Campy explique que cette éviction assure le bien public :

La fréquentation des lépreux (puisque cette maladie est reconnue de tous pour très affreuse, maligne et contagieuse) ne peut être que pernicieusement dangereuse : voilà pourquoi la séparation d'iceux avec les sains, ordonnée par les lois divines et humaines, doit être estimée et jugée louable et nécessaire, afin d'exempter les sains de la communication de cette maladie déplorable<sup>26</sup>. Les médecins et les chirurgiens pourront procéder au jugement de séparation : en quoi véritablement ils doivent avoir devant les yeux leur conscience et le bien public<sup>27</sup>

On retrouve donc le clivage que montre Michel Foucault entre les victimes médiévales de la lèpre exclus après avoir été excommuniés, et les victimes modernes de la peste, gardées dans les murs<sup>28</sup>. Les alchimistes préserveraient la tradition médiévale mais en la détachant de la sphère religieuse. Leur but est bien d'assurer la seule conservation de la santé. Pour légitimer ce recours à la force et cette méfiance, l'alchimiste a besoin de donner à son discours une dimension logique et rationnelle. Le discours du capitaine avait une dimension clairement politique : il visait à empêcher les violences faites aux malades, leur expulsion comme la superstition d'un mal venu spontanément d'une entité de plus en plus immatérielle. L'haleine, l'odeur ou même la parole des lépreux sont en effet vues par le peuple comme dangereuses. Le capitaine tentait de nuancer cette croyance populaire en la limitant aux derniers souffles du malade. A cette symbolique du groupe social, qui reste soudé et se bat ainsi, grâce à cette cohésion, contre la maladie, l'alchimie oppose une idée simple qui va prendre plusieurs formes : la maladie a tendance à se domestiquer littéralement, elle envahit le corps et le logis, l'habite et une fois entrée, comment peut-elle être alors expulsée ? C'est ainsi la cohésion du corps et de la cité, leur clôture même qui sont dangereuses et mortelles. Danger et cohésion ne sont plus d'ordre symbolique, leurs effets sont bien concrets, même si on continue à hésiter entre un raisonnement fondé sur les analogies symboliques ou sur les propriétés physiques et rationnelles des éléments épidémiques.

Le corps humain face à la maladie est ainsi représenté comme un lieu : il est un « bâtiment » en proie à une désorganisation<sup>29</sup>. Van Helmont systématise cette métaphore en

<sup>25</sup> N. Ellain, *op. cit.*, p. 8 et p. 26.

<sup>26</sup> D. Planis Campy, *op. cit.*, p. 161. Cette mention conclut l'étude des causes de la lèpre.

<sup>27</sup> *Ibidem*, p. 162.

<sup>28</sup> M. Foucault, *Les Anormaux – Cours au Collège de France 1974-75*, Paris, Gallimard, Le Seuil, 1999, p. 40-44.

<sup>29</sup> La comparaison de l'esprit humain et d'une structure est plus récurrente dans le domaine philosophique depuis l'antiquité. L'originalité des alchimistes est de filer cette métaphore non pour rendre compte la bonne structure et organisation du corps, mais au contraire de son désordre intérieur. L'analogie corps/bâtiment se trouve d'une manière récurrente depuis le Moyen-Âge, voir J. T. Lionarons, « *Bodies, Buildings, and Boundaries: Metaphors of Liminality in Old English and Old Norse Literature* », *Essays in Medieval Studies*, vol. 11, 1994, p. 43-49 et M.H. Pratt, *Les Mots du corps*, Genève, Droz, 1996, p.

expliquant que le corps est organisé par « un architecte » (qui est moins Dieu ou la Nature qu'un principe de structuration, un mouvement intérieur). La maladie qui vient en lui, est d'abord extérieure, mais elle devient surtout « un être réel » qui « est en nous comme en un domicile », et devient « domestique<sup>30</sup> ». Entrée dans le corps, cette maladie quasi incarnée, perturbe et provoque la fureur du corps : si le corps est protégé par des « sentinelles » qui montent la garde, il peut à tout moment être victime de son imagination qui imprime concrètement la maladie en lui –et l'image se trouve aussi chez le capitaine de santé. Digby pense que l'on bâtit en soi à la maladie « un édifice<sup>31</sup> », qui profite alors de notre hospitalité. Le caractère étranger de la maladie est ainsi bien complexe et paradoxale et naît justement de la nature aérienne du mal qui se sert, d'un point de vue plus anatomique et scientifique, de la forme concrète du corps humain : Van Helmont, en s'appuyant sur Marsile Ficin, mêle justement une représentation apparemment symbolique du miasme à des éléments très rationnels et physiologiques : s'il parle de la peste comme d'« un dragon d'air qui souffle son venin sur l'homme », il mentionne que la peste en particulier « infecte seulement par son odeur [...] qui sort et rentre aisément avec l'air par les pores du diaphragme<sup>32</sup> ».

L'ouverture des lieux de contamination, corps et habitations, se place alors au cœur de l'éradication de la maladie. L'immatérialité du vent et son odeur, comme l'existence du vide, ne suffisent pas à bien rendre compte de la propagation de l'épidémie : même sous forme infinitésimale, la maladie doit être identifiée, rendue visible et avoir une apparence tangible, puisque l'image et le symbole ne suffisent pas, et elle doit avoir un lieu, même familier, pour rassurer sans doute et être contenue, et c'est ce que lui offrent ces atomes de terre infectée<sup>33</sup>.

Même Ellain, docteur de la faculté de médecine de Paris et pourfendeur des alchimistes, pense que les magistrats publics ne peuvent arrêter « le cours du mal » propagé en 1579 par « un marchand étranger venant d'un lieu infecté », en organisant les frontières de la ville : leur combat contre la maladie est pour lui « quasi surmonté<sup>34</sup> », c'est-à-dire, rendu impossible, par le vent qui les rend impuissants. On ne peut donc accuser personne, ni l'étranger, ni le malade, juste le vent. Mais on ne peut non plus arrêter le mal. Pour justifier le caractère plus contaminant du vent étranger, les alchimistes vont avoir l'idée de l'inscrire dans une pensée atomiste et mécaniste, qui autorisera au moins à faire accepter la nature forcément étrangère et non nationale du vent. Ce vent venu d'ailleurs a la particularité d'être un air lourd, porteur de fragments eux-mêmes infectés. Le vent est loin de sa contrée mais il porte la trace de sa terre. On retrouve là une représentation persistante dans la cause de la contamination, sensible dans certaines légendes ou mythes<sup>35</sup>. Van Helmont examine ainsi les causes externes de la fièvre, et pour lui, si la peste est bien justement imputable à une odeur, il préfère lier toutes les autres épidémies au sang ou à des « ordures<sup>36</sup> », à des éléments repérables. Il tente de voir dans l'air des particules solides. Le Chevalier Digby suggère même que le vent du sud chargé « d'atomes<sup>37</sup> » infectés, doit être comparé voire confondu avec le charbon anglais qui dépose ses fines particules sur les meubles et les intérieurs anglais. Cette poudre épidémique, ainsi

---

89-90.

<sup>30</sup> J. B. Van Helmont, *Oeuvres de Jean Baptiste Van Helmont traitant des principes de médecine et physique pour la guérison assurée des maladies, de la traduction de M. Jean Le Conte*, Lyon, J.-A. Hugué et G. Barbier, 1670, p. 12-13.

<sup>31</sup> K. Digby, *Discours du chevalier Digby, touchant la guérison des playes par la poudre de sympathie*, Paris, Courbé, 1658, *passim*.

<sup>32</sup> J. B. Van Helmont, *op. cit.*, p. 27 et p. 382.

<sup>33</sup> K. Digby, *op. cit.*, p. 50.

<sup>34</sup> N. Ellain, *op. cit.*, p. 25.

<sup>35</sup> Dracula, dans la version proposée par Bram Stoker, quitte la Transylvanie avec des caisses de terre de son pays et c'est cette terre qui préserve le vampire et lui permet de contaminer ceux qu'il rencontre à Londres. Merci à Anna Caiozzo de nous avoir rappelé ce phénomène.

<sup>36</sup> J.B. Van Helmont, *op. cit.*, p. 382.

<sup>37</sup> K. Digby, p. 50.

rendue plus tangible, par le biais d'une image et d'une analyse empirique, infecte justement les intérieurs, ce que constate aussi Ellain<sup>38</sup> : Digby oppose alors Londres et Liège, d'un côté, qui utilisent du charbon qui va se mêler à cet air vicié, et Paris, où l'air est sain et frais<sup>39</sup>. On aboutit à un nouveau paradoxe : l'anglais Digby accuse le sud, mais préfère vanter la France contre sa propre ville de Londres. L'étranger est donc polymorphe, à la fois remède et cause du mal. Cette pulvérisation de l'air est rendue plus tangible et légitime par les références religieuses. Héry rappelle justement le geste de Moïse devant Pharaon. Dieu commande à Moïse de « jeter en l'air poudre, ce qui provoque ulcère et apostèmes<sup>40</sup> ». L'idée de l'air chargé de corpuscules, portant « les expirations malignes de la terre<sup>41</sup> », autorisée par les Ecritures, souvent citées par les alchimistes, est rendue ce faisant plus rationnelle, y compris chez les médecins non alchimistes, puisqu'elle permet d'expliquer la maladie en dehors de tout vecteur humain et de bien lier l'épidémie au lieu domestique, au-delà de la simple métaphore : sept ans après un épisode de peste, on comprend pourquoi une crevasse dans le mur d'un pestiféré a propagé la peste, et le constat est le même lorsqu'on découvre que les meubles des pestiférés<sup>42</sup> ou les draps des lépreux, sont justement porteurs de « corpuscules pourris, corrosifs et vénéneux<sup>43</sup> ». Ce qui se trouve au plus intime du lieu domestique devient porteur du mal étranger. Van Helmont, oubliant l'origine aérienne des miasmes, croit finalement à la génération spontanée des corpuscules :

Si on comprime une chemise sale en la bouche d'un vaisseau, où il y ait du froment, dans une vingtaine de jours ou environ, le ferment sorti de la chemise est altéré par l'odeur des grains, transmue le blé revêtu de son écorce, en souris<sup>44</sup>

Le froment mélangé à la saleté se métamorphose en souris. La maladie procède de même puisqu'il lui suffit d'un fragment pour se propager. Ce fragment aérien permet de mettre en place la représentation mentale paradoxale de la maladie : elle procède d'un élément évanescent et d'une conséquence palpable, l'épidémie, mais quelle qu'étrangère soit sa source, elle a besoin d'éléments familiers pour se propager (corps, meubles, espaces domestiques). Ces marques de l'épidémie permettent aussi d'éradiquer idéalement le mal grâce à des opérations chimiques : pour faire disparaître la maladie, il suffit de brûler les meubles, de les laver voire d'étouffer la chambre sous la fumée en la colmatant à la chaux. C'est la solution des alchimistes. La préservation des biens matériels et de l'intégrité de la ville empêche les magistrats publics comme le capitaine grenoblois d'avoir d'emblée recours à ce procédé. Le capitaine demande de ne pas brûler dans la rue les meubles des pestiférés et Ellain demande juste de ne pas les vendre, de ne pas les laisser voler et ne fait que suggérer de les brûler en s'appuyant sur l'exemple de Venise<sup>45</sup>. Les médecins classiques préfèrent en effet utiliser l'eau comme purification et la fermeture des fenêtres exposées au vent du sud voire le colmatage complet du logis pour « placer le malade à l'abri de l'air<sup>46</sup> » ; les alchimistes prônent l'usage du feu et des lieux colmatés à la chaux puis enfumés<sup>47</sup>, à la fois parce qu'ils sont dans une logique plus radicale mais aussi parce qu'ils ne croient pas aux vertus purificatrices de l'eau. Sinon, comment laisserait-elle passer le vent mauvais du sud ? Quand

<sup>38</sup> K. Digby, *op.cit.*, p. 55 et Ellain, évoquant la peste de 1606, *op.cit.*, p. 45.

<sup>39</sup> K. Digby, *op.cit.*, p. 57.

<sup>40</sup> Th. De Héry, *La méthode curatoire de la maladie venerienne vulgairement appelée grosse verrolle é de ses symptômes*, Rennes, Pierre le Bret, 1578.

<sup>41</sup> M. Bompard, *Nouveau chasse peste*, Paris, Philippes Gaultier, 1630, p. 8.

<sup>42</sup> K. Digby *op. cit.*, p. 83.

<sup>43</sup> *Ibidem*, p. 83.

<sup>44</sup> J.B. Van Helmont, *op. cit.*, p 276.

<sup>45</sup> N. Ellain, *op.cit.*, p. 45.

<sup>46</sup> U. von Hutten, *L'Expérience et approbation d' Ulrich de Hutem, notable chevalier, touchant la médecine du boys dict guaiacum, pour circonvier et déchasser la maladie indeuement appelée françoise, ainçoys par gens de meilleur jugement est dicte et appelée la maladie de Naples*, Paris, Jehan Trepperel, 1532 ch. VIII, p. 56.

<sup>47</sup> K. Digby, *op.cit.*, p. 83.



le feu ne suffit pas, les alchimistes proposent un autre remède : l'antimoine, comme le mercure, sont des traitements contraires à cette poésie permanente qui fait de l'air un remède et la source de la maladie. Alors que les autres médecins suggèrent d'utiliser des parfums ou des senteurs pour se protéger du miasme, Fabre, un médecin alchimiste rappelle que même en Orient, d'où viennent le parfum et les épices, ou dans les ports qui vont exporter les produits orientaux, « les boutiques mieux garnies des plus excellents droguistes du Grand Caire et de Lisbonne cèdent à l'antimoine<sup>48</sup> ». L'antimoine est en effet utilisé pour dissoudre les particules porteuses de la maladie. Cette dissolution est rendue sans doute nécessaire par l'ubiquité de l'air, toujours plus tangible. On sait bien sûr que l'antimoine et le mercure feront autant de bien que de mal.

Le lieu domestique semble donc au cœur de l'organisation concrète et imaginaire de la maladie. Ce n'est donc pas au hasard que Digby ajoute à l'histoire de la souris née du froment sale des exemples de contamination venus de la vache et surtout du chien. Le cas de la rage du chien est intéressant puisqu'il permet de convoquer un animal domestique, le lieu domestique et la différence de traitement de la maladie : si la maladie venue du sud se traite avec des procédés chimiques (feu, antimoine,...), la maladie locale de la rage ne semble pouvoir être imputée aux étrangers : c'est donc l'animal le plus familier qui va proposer une autre représentation de la maladie, toujours spatialisée.

Même pour Ellain, le chien enragé montre la présence de la rage et annonce aussi la venue de la peste. L'animal domestique est un vecteur d'épidémie et un signe avant-coureur symbolique de l'épidémie : la première victime de contaminations croisées et, là encore, plus qu'une simple analogie de l'épidémie. Planis Campy<sup>49</sup> croise quant à lui la rage du chien avec les symptômes du lépreux : « la salive saigneuse contenue dans les gencives du lépreux » est analogue à la bave du chien enragé. Mais c'est bien l'enjeu du lieu domestique qui est posé : un chien enragé (sans doute sous l'impulsion d'Arnaud de Villeneuve), se repère justement parce qu'il ne trouve plus sa maison. L'étrangeté de l'animal domestique montre qu'on dépasse l'analogie symbolique de la peste et de la rage pour une réalité plus sensible : la maladie du maître et du chien ne sont pas juste similaires, ils sont dans une sorte de communication sympathique. Pour soigner la rage du maître, on peut ainsi placer sur la plante des pieds le chien enragé ou le tuer<sup>50</sup> et cela suffit à faire disparaître la maladie puisqu'on éteint l'esprit interne de la maladie dans le corps humain. Paracelse<sup>51</sup> met en garde sur la vision même du chien enragé : jointe à son imagination venimeuse, elle transforme la plaie de la morsure en maladie mortelle, rage ou toute autre épidémie. Le chien est ainsi pris dans un processus d'analogie emblématique de la contamination domestique et épidémique où la maladie est communiquée entre deux êtres animés par des voies mentales, physiques ou surnaturelles, et l'image, au cœur du processus, prend sans cesse une force performative.

Ainsi posée, la question de l'origine du mal implique un débat permanent entre l'étrangeté de la maladie, son extranéité, et aussi l'étrange paradoxe qui la fait se loger dans notre intimité, corps ou espace propre qui la reflète et la diffuse à son tour. Lorsque surgit à Naples un mal qu'on impute aux Français, on comprend que ce phénomène retienne l'attention des alchimistes français, puisque soudain, un lieu étranger, une ville du sud, justement, est touché par un mal inconnu qui viendrait du pays même des savants concernés. Le Français devient l'étranger qui contamine le Sud.

### **L'exemple de Naples.**

<sup>48</sup> P.H. Fabre, *op.cit.*, ch. XVIII, p. 144.

<sup>49</sup> Planis Campy, *op. cit.*, p. 161.

<sup>50</sup> K. Digby, *op. cit.*, p. 140.

<sup>51</sup> Paracelse, *La grand chirurgie*, A. de Harsy, 1598, ch. I, *passim*.

Cette imputation conjointe au sud et à la France de l'origine de la syphilis, va permettre de comprendre que la concrétisation matérialisation de l'air vicié et de son image, n'est pas un phénomène isolé. Elle sert à l'élaboration d'une pensée pragmatique et concrète encore analogique mais déjà presque taxinomique. L'exemple de Naples chez les alchimistes et les médecins est du reste le cas le plus emblématique de cette représentation matérialisante et de ses enjeux épistémologiques.

Naples est bien sûr choisie comme modèle par les alchimistes, car elle est géographiquement exemplaire pour eux du croisement et de la coïncidence des maladies venues de quatre continents, de l'antiquité, du Moyen Âge et de la modernité. On convoque la Naples de l'antiquité, victime des exhalaisons pestilentielles après un tremblement de terre qui tua un « troupeau de six cent brebis<sup>52</sup> ». La Naples médiévale est le lieu d'une contamination paradoxale : ses étuves, proposées comme un remède au mal<sup>53</sup>, propagent peste et lèpre. On rappelle que c'est aussi à Naples qu'on guérit la lèpre : le roi de Naples a été soigné par Arnaud de Villeneuve qui « guérit un certain roi de Naples avec son or potable<sup>54</sup> ». Naples devient ainsi le signe de la force des alchimistes. Enfin la Naples moderne est le berceau de la syphilis, nouvelle maladie épidémique.

Médecins ou chroniqueurs, en tête de leur traité, rappellent souvent le multiculturalisme de la syphilis : ce mal est français, italien, andalou, américain, et bien sûr il est le mal de Naples. Les chirurgiens alchimistes font glisser la question de la nationalité du virus sur la ville de Naples. La stigmatisation de la nature même d'un pays serait sans doute préjudiciable à ces voyageurs. Par ailleurs, chez les savants français, le problème est aussi que Charles VIII est alors roi de Naples : accuser cette ville du sud de l'Italie d'être le berceau naturel de la maladie pose évidemment problème. Voir Naples comme le lieu d'un transfert culturel, épidémique et politique semble donc le meilleur moyen pour proposer une théorie qui ne sera pas polémique.

Planis Campy récuse une à une toutes les hypothèses incriminant les marins de Christophe Colomb ou d'un pays en particulier. Il censure aussi une à une les hypothèses incriminant une autre ville que Naples. Pour certains, en effet, les compagnons de Christophe Colomb auraient rapporté de leurs voyages aux Amériques la grosse vérole. Planis innocente les marins de deux manières<sup>55</sup> : on les avait accusés d'avoir violé des Indiennes, les habitantes de Saint Domingue (les Indes occidentales donc). Les colons auraient contaminé les prostituées napolitaines qui auraient à leur tour infecté les Italiens et les Français. L'hypothèse est éliminée pour une question de date : les marins viennent à Naples après 1493 (date de naissance de la vérole), et les Français ne sont pas encore là (ils arrivent selon Planis en 1495). Planis ne veut certes pas disculper les Espagnols, mais seulement les marins et les Français, alors que, on le sait, il y a déjà la vérole à Paris, en témoigne un arrêté de mars 1494<sup>56</sup>. Dans un autre traité<sup>57</sup>, Planis prétend même que quatre-vingt pour cent des espagnols sont victimes des écrouelles. Cette maladie naturellement espagnole permet en fait de placer symboliquement les Espagnols sous la domination des rois français, capables, Planis le rappelle, de guérir ces écrouelles (il évoque Charles VIII et Henri IV). Ce rappel lui fait établir une cartographie des maladies qu'il mentionne en citant Du Bartas

Ainsi le Portugal est fécond en phtisiques,  
L'Ibre en écrouelleux, l'Arne en épiletiques,

<sup>52</sup> N. Ellain, *op. cit.*, p.14

<sup>53</sup> U. von Hutten, *op. cit.*

<sup>54</sup> R. Le Baillif, *Le demosterion auquel sont contenuz trois cens aphorismes latins & françois sommaire veritable de la medecin paracelsique, extraite de luy en la plus part, par ledict Baillif*, Rennes, le Bret 1578, p. 11 et p. 18.

<sup>55</sup> D. Planis, *La vérole reconnue, combattue et abatue*, *op cit*, p. 281

<sup>56</sup> A. Desprès, *Traité théorique et pratique de la syphilis ou infection purulente syphilitique*, Paris, Germer Baillière, 1873, p. 41.

<sup>57</sup> *Ibidem*, p. 243.

L'une Inde en vérolés, la Savoie en goitreux,  
En pesteux la Sardaigne et l'Égypte en lépreux<sup>58</sup>

De là, il fait de Charles VIII, un roi thaumaturge, qui soigne tous ces Espagnols, il doit donc demeurer innocent de la propagation de la syphilis et Planis répète que le mal vient de toute façon deux ans avant sa venue à Naples.

Une seconde hypothèse est examinée puis contestée : les colons auraient ramené avec eux six Indiennes à Naples. Elles auraient contaminé les Espagnols puis les Français et les Napolitains. Cette hypothèse est la plus durable puisqu'on la retrouve jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>59</sup> et cela est d'autant plus intéressant chez des auteurs pour lesquels tout vient du Sud et de l'Asie, sauf cette grosse vérole. Planis prétend emprunter cette idée à un bibliophile français, François de Vigier<sup>60</sup>. Or il explique qu'on ne ramène que des hommes indiens et selon lui, aucune femme chrétienne et européenne n'aurait voulu avoir de relation avec eux. L'origine de cette maladie assimilée à la débauche est ainsi invalidée au nom de principes religieux et moraux voire culturels. L'immuabilité de la morale empêche la propagation de l'épidémie, alors que les autres hypothèses font de l'abandon de cette morale, la source de toutes les épidémies, de la lèpre à la syphilis. Sociologiquement, cela est aussi évidemment intéressant : les mœurs des hommes, des soldats surtout, sont plus délétères que ceux des femmes, y compris les prostituées, et on n'imagine pas que les marins puissent être séduits par des hommes étrangers. Planis veut absolument écarter l'idée d'un mal moral et la sodomie n'arrangerait guère ses affaires.

Planis n'examine pas une troisième hypothèse pourtant fréquemment proposée alors : selon Ruy Diaz puis Oviedo<sup>61</sup>, deux sources espagnoles, la vérole serait bien partie d'Espagne, de Barcelone, de Séville vers l'Italie, vers Naples ou Rome. Elle serait venue en Espagne par l'Éthiopie, pays fréquemment cité depuis l'antiquité à cause d'abord de sa frontière avec l'Égypte, ce qui fait de lui un lieu de diffusion idéale de la maladie vers l'Occident et le Moyen Orient, mais aussi, pour l'imaginaire occidental, à cause de la présence de Juifs incriminés à l'instar du pays dans la prolifération d'un mal. On va alors accuser soit un lépreux de Valence en Espagne ayant eu recours au faveur d'une prostituée<sup>62</sup>, soit les juifs<sup>63</sup> et enfin des Maures expulsés d'Espagne par Ferdinand à Rome : de leur « peste », nom générique donné à leur maladie, serait née la syphilis. Cette hypothèse est peut-être censurée par Planis, car elle exclurait les soldats et Naples comme berceau emblématique du mal, mais il va en garder les personnages pour bâtir sa fiction. Il semble aussi ignorer une quatrième hypothèse : Grünbeck mentionne les erreurs de chirurgiens, qui utilisèrent des procédés connus des alchimistes et qui

prescrivirent les bains, les sudorifiques, les liniments, sur tous les membres, s'efforçant ainsi d'expulser ce venin par l'eau, l'alun, le vitriol blanc, les décoctions d'autres substances acides [dont le mercure, on l'imagine]; mais ils ne firent qu'augmenter la faiblesse et la débilité du malade, et cela à ce point que nul ne fut plus malheureux ni plus affligé que leurs pauvres victimes<sup>64</sup>.

<sup>58</sup> *Ibidem*, et il donne comme référence à Du Bartas, *Seconde Semaine*, L. III.

<sup>59</sup> U. von Hutten, *op.cit.* Et J. Astruc, *Dissertation sur l'origine des maladies épidémiques, et principalement sur l'origine de la peste, où l'on explique les causes de la propagation et de la cessation de cette maladie*, Montpellier, J. Martel, 1721.

<sup>60</sup> D. Planis, *La vérole reconnue, combattue et abattue, op.cit.*, p. 243.

<sup>61</sup> Sur cette hypothèse de Ruy Dias et d'Oviedo, voir A. Després, *op.cit.*

<sup>62</sup> Th. De Héry, *op.cit.*, 1578.

<sup>63</sup> Hesnaut, *Le mal français à l'époque de l'expédition de Charles VIII en Italie : d'après les documents originaux*, Paris, Flammarion, 1883.

<sup>64</sup> Grünbeck, *De la mentulagre ou mal français[1503]*, Paris, Masson, 1884. A ce sujet voir G. Tilles et D. Wallach, « le traitement de la syphilis par le mercure, une histoire thérapeutique exemplaire », *Histoire des sciences médicales*, t. XXX, n°4, 1996, p. 501-510.

Planis, en bon alchimiste, croit en la puissance des étuves et des bains de mercure et il passe donc sous silence cette critique, alors qu'Ellain explique qu'il faut « défendre les étuves<sup>65</sup> » en cas d'épidémie.

Planis choisit finalement de composer une fiction transformant les hypothèses des savants en une histoire plus logique, moins culpabilisante pour les nations, moins arbitraire et surtout plus structuré sur le lieu napolitain : il garde la figure du lépreux de Valence d'Héry mais il va la joindre à la théorie chimique des contaminations croisées de Paracelse<sup>66</sup> et les pensées sur la stratégie militaire de Gabriel Fallope. Pour Paracelse, le mal de Naples vient de la rencontre à Naples d'une femme pestiférée et d'un lépreux, « une paillardie bubonique et un lépreux<sup>67</sup> ». C'est la rencontre chimique du mercure contenu dans la peste de l'une et du sel de la lèpre de l'autre qui crée la syphilis, qu'importe la question morale. Planis Campy, comme Van Helmont ignorent l'allusion à la débauche et ne gardent que l'idée du mélange, de la contamination croisée et d'une maladie globale qu'on verrait aujourd'hui comme mutante<sup>68</sup> : pour eux « la vérole et la lèpre ont une grande convenance ensemble ». L'affinité élective du lépreux et de la pestiférée est donc chimique.

A cette hypothèse paracelsienne, Planis Campy ajoute l'idée d'une contamination volontaire : Fallope<sup>69</sup> pensait que la contamination était liée soit à une ingestion de viande avariée, soit à des contacts répétés des Français avec des prostituées volontairement infectées par les Espagnols. Ripaille, débauche et luxure ne sont donc qu'un moyen stratégique, militaire et politique de propager le mal français, et non une cause directe. Planis<sup>70</sup> rappelle effectivement qu'on avait accusé les « viandiers » d'avoir donné à manger aux soldats pauvres de la chair morte masquée par une fricassée. Mais il pense que, le problème n'est pas dans la contamination éventuelle et volontaire de la viande viciée et peu chrétienne des bouchers : la viande d'une chair morte (peu importe qu'elle soit humaine) a juste une composition chimique qui favorise la naissance de la vérole, car elle est privée de mercure et du soufre, et reste donc saturée de sel, cause des épidémies. L'origine volontaire, stratégique et humaine de l'épidémie est du reste une constante à la fois plus rassurante que le surgissement inexplicable, mais aussi plus polémique<sup>71</sup>. C'est cette hypothèse qu'échafaude, Planis Campy, dans une autre édition de son *traité sur la Vérole*: les Espagnols auraient « mêlé du sang de certains ladres et versé dans le vin des Français qui paillardant avec les Napolitaines auraient à leur tour contaminé les Espagnols<sup>72</sup> ». Cette loi du talion épidémique dépasse ainsi la question de l'origine géographique. On garde l'idée de débauche mais si la débauche propage l'épidémie, c'est moins parce qu'elle est immorale, que parce que les membres s'échauffent pendant les ébats des soldats et que cette chaleur, jointe à celle du vin, transforme le ferment de la lèpre en vérole. La stratégie guerrière, la chimie du feu seules comptent : l'origine géographique napolitaine est présentée comme contextuelle et accidentelle, technique en un sens, et non essentielle et naturelle, mais elle permet tout de même de réunir en un seul lieu tous les vecteurs nécessaires à la propagation de la maladie. Sans doute Planis Campy emprunte-t-il aussi sa thèse aux épidémies de peste : on incriminait alors notamment les « graisseurs », souvent chirurgiens ou apothicaires, en les accusant

<sup>65</sup> N. Ellain, *op.cit.*, p. 39.

<sup>66</sup> Paracelse, *op.cit.*, 1<sup>er</sup> Traité [1478], 2<sup>de</sup> partie, fin du ch.VII.

<sup>67</sup> D. Planis (*op.cit.*, p. 282) cite ce texte de Paracelse publié en 1478.

<sup>68</sup> D. Planis, *op.cit.*, p. 281-282 ; Van Helmont, *op.cit.*, p. 37.

<sup>69</sup> G. Fallope, *De morbo gallico*, Venise, Francisci Laurentini 1565.

<sup>70</sup> D. Planis, *op.cit.*, p. 282.

<sup>71</sup> On l'a vu dans l'épidémie de SIDA, ou de la grippe H1N1, quand des rumeurs ont accusé des laboratoires américains ou de pays développés. Voir G. Paicheler, A. Quemin, « une intolérance diffuse : rumeurs sur les origines du SIDA », *Sciences sociales et santé*, vol.XII, n°4, déc. 1994, p. 41-72 ; Libertus, « la grippe mexicaine H1N1 conçue en laboratoire », *Le HuffingtonPost*, billet du 18.06.2009, [http://archives-lepost.huffingtonpost.fr/article/2009/06/18/1583899\\_la-grippe-mexicaine-h1n1-concue-en-laboratoire.html](http://archives-lepost.huffingtonpost.fr/article/2009/06/18/1583899_la-grippe-mexicaine-h1n1-concue-en-laboratoire.html), page consultée le 26.01.2012.

<sup>72</sup> D. Planis Campy *op.cit.*, p.31.

d'avoir graissé avec le pus de pestiférés les portes des maisons et les grilles des cimetières<sup>73</sup>. L'inoculation volontaire et humaine de la maladie est réservée aux soldats et devient une arme de guerre massive et incontrôlée. Le mal est donc provoqué par les Espagnols, mais sans que la nation elle-même soit la matrice naturelle de la maladie.

Naples, au travers de cette fabrication chimique de la vérole, offre ainsi la vision d'un nouveau monde scientifique qui donne à la maladie un lieu, tout en restant sous contrôle humain. Dieu n'a plus de rôle à jouer dans le fléau. La cause de la maladie moderne est plus culturelle et scientifique que surnaturelle et barbare. En cela, on se rapproche de la représentation que nous avons des épidémies contemporaines. Cette fiction bâtie par Planis permet de montrer la maîtrise de la maladie, devenue le fruit d'une contamination croisée et d'une stratégie politique. Ni les Espagnols, ni les Français n'en sont responsables, elle naît de multiples accidents chimiques. Cet effacement de l'enjeu moral se retrouve plus tard dans d'autres écrits où assez nettement la propagation de la vérole n'est plus imputable au vice : Fabre la lie au commerce charnel, mais il le met sur le même plan que l'allaitement ou le baiser<sup>74</sup>. Si Planis se penche sur le lieu géographique et Fabre sur le lieu atteint (comme l'aurait fait Gallien), on comprend que toute l'attention se porte sur les zones de passage de la maladie dans le corps social et le corps humain.

Cette géo-localisation de l'épidémie permet donc à l'alchimiste de proposer en plus des remèdes qu'il fabrique, une vision dynamique de la maladie, qui naît de la rencontre de plusieurs pays ou cultures et de plusieurs maladies. Le lieu domestique comme la ville de Naples sont le signe d'un transfert culturel à double titre : ils montrent la rencontre improbable de la terre étrangère portée par le vent du sud, et du lieu familier et intime ou du pays natal. Ils suggèrent aussi le passage de la culture populaire effrayée par les miasmes ou de la culture religieuse marquée par la morale vers une culture plus savante et rationnelle qui peut contenir le mal. Le lieu, pris entre l'image terrifiante de la maladie mortelle et la nature matérielle de ce qu'on ne nomme pas encore la bactérie, apparaît comme un instrument idéal pour expérimenter une nouvelle pensée épistémologique : il reflète et contient la maladie, analogue du corps, ouvert comme lui au danger, et contagieux aussi. L'alchimiste se fait ainsi expérimentateur de la sphère privée et publique, devenues des annexes de son laboratoire.

## Bibliographie

### *Textes d'alchimistes*

DIGBY (chevalier), Kenneth, *Discours du chevalier Digby, touchant la guérison des playes par la poudre de sympathie*, Paris, Courbé, 1659.

FABRE, Pierre-Jean, *Traicté de la peste, selon la doctrine des médecins spagyriques*, Toulouse, R. Colomiez, 1629.

LE BAILLIF DE LA RIVIERE, Roch, *Le demosterion auquel sont contenuz trois cens aphorismes latins & françois sommaire veritable de la medecin paracelsique, extraite de luy en la plus part, par ledict Baillif*, Rennes, le Bret 1578.

PARACELSE, Theophraste *La grand chirurgie*, Paris, A. de Harsy, 1598.

PLANIS CAMPY, David de (dit l'Edelphe),

- *La Vérolle recogneue, combatue et abbatue sans suer, et sans tenir chambre, avec tous ses accidents... où est adjousté l'antidotaire vénérien*, Paris : N. Bourdin, 1632

<sup>73</sup> M. Bompard, *Nouveau chasse peste*, Paris, Philippes Gaultier, 1630.

<sup>74</sup> P.H. Fabre, *Traité des maladies vénériennes*, Paris, 1675, p. 3-4.

- *L'hydre morbifique exterminée par l'Hercule chymique, ou Les sept maladies tenues pour incurables jusques à présent, rendues guérissables par l'art chimique médical*, Paris, P. Billaine, 1629.
- *Les Oeuvres de David de Planis Campy,... contenant les plus beaux traictez de la médecine chymique... corrigées par l'auteur avant son deceds et augmentez de plusieurs traictez non imprimez*, Paris, D. Moreau, 1646.
- *L'Hydre morbifique exterminée par l'Hercule chymique, ou les Sept maladies tenues pour incurables jusques à présent, rendues guérissables par l'art chimique médical*, 1629.

VAN HELMONT, Jean Baptiste, *Les Oeuvres de Jean Baptiste Van Helmont traittant des principes de médecine et physique pour la guérison assurée des maladies, de la traduction de M. Jean Le Conte*, Lyon, J.-A. Huguétan et G. Barbier, 1670.

VIGENERE, Blaise (de) (*Traité des chiffres*, Paris, Abel, 1586).

### Traité savants

ASTRUC, Jean, *Dissertation sur l'origine des maladies épidémiques, et principalement sur l'origine de la peste, où l'on explique les causes de la propagation et de la cessation de cette maladie*, Montpellier, J. Martel, 1721.

*Dissertation sur la contagion de la peste, où l'on prouve que cette maladie est véritablement contagieuse et où l'on répond aux difficultés qu'on oppose contre ce sentiment*, Toulouse, J.-J. Desclassan, 1724.

BOMPART, Marcellin, *Nouveau chasse peste*, Paris, Philippes Gaultier, 1630.

ELLAIN, Nicolas, *Advis sur la peste*, Paris, D. Douceur, 1606.

FALLOPE, Gabriel, *De morbo gallico liber absolutissimus*, Venise, Francisci Laurentini, 1565.

GALIEN, *Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales de Galien*, éd. Ch. Daremberg, Paris, Baillières, 1854-1856.

HIPPOCRATE, *Airs, eaux, lieux*, Paris, Les Belles lettres, 2003, T. II.

*Traité des airs, des eaux et des lieux*, Œuvres complètes, Amsterdam, Hakkert, 1973.

GRÜNBECK, Joseph, *De la mentulagre ou mal français [1496]*, Paris, Masson, 1884.

HERY, Thierry de, *La méthode curatoire de la maladie venerienne vulgairement appelée grosse verrolle et de ses symptômes*, Rennes, Pierre le Bret, 1578.

HUTTEN, Ulrich von. Hutten,

*L'Expérience et approbation Ulrich de Hutem, notable chevalier, touchant la médecine du boys dict guaiacum, pour circonvenir et déchasser la maladie indeuement appelée françoise, ainçoys par gens de meilleur jugement est dicte et appelée la maladie de Naples*, Paris, Jehan Trepperel, 1532.

*De morbo gallico : Of the wood called guaiacum*, Londres, Bertheletus, 1536.

LERISSE, Guillaume de, *Méthode excellente et fort familière pour guérir la peste et se préserver d'icelle, avec un opuscule contenant l'ordre qu'on doit tenir pour désinfecter les villes quand elles sont infectes, et pour éviter que la peste ne fasse progrès en icelles*, Grenoble, Verdier, 1608.

PARE, Ambroise, *La maniere de traicter les playes faictes tant par hacquebutes, que par flèches, & les accidentz d'icelles, come fractures & caries des os, gangrene & mortification, avec les pourtraictz des instrumentz necessaires pour leur curation*, Paris, 1552.

SUAU, Jean, *Traitez contenans la pure et vraye doctrine de la peste et de la coqueluche, les impostures spagyriques et plusieurs abus de la médecine, chirurgie et pharmacie, tres doctes et tres utiles*, Paris, Didier Millot, 1586.

THUCYDIDE, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, Paris, Budé, 1967, Livre II, ch. 48.

### ***Etudes critiques***

DESPRES, Armand, *Traité théorique et pratique de la syphilis ou infection purulente syphilitique*, Paris, Germer Baillière, 1873.

FOUCAULT, Michel, *Les Anormaux – Cours au Collège de France 1974-75*, Paris, Gallimard, Le Seuil, 1999, p. 40-44.

GOUREVITCH, Danielle, « La conception galénique de la maladie », *La Revue du praticien*, 51, 2001, p. 1995-2000.

HESNAUT, *Le mal français à l'époque de l'expédition de Charles VIII en Italie : d'après les documents originaux*, Paris, Flammarion, 1883.

JACQUART, Danielle, « la maladie dans la médecine médiévale », *La Revue du praticien*, 51, 2001, p. 2003-2007.

JOUANNA, Jacques, « la notion de maladie chez Hippocrate », *La Revue du praticien*, 51, 2001, p. 1987.

LIBERTUS, « La grippe mexicaine H1N1 conçue en laboratoire », *Le HuffingtonPost*, billet du 18.06.2009, [http://archives-lepost.huffingtonpost.fr/article/2009/06/18/1583899\\_la-grippe-mexicaine-h1n1-concue-en-laboratoire.html](http://archives-lepost.huffingtonpost.fr/article/2009/06/18/1583899_la-grippe-mexicaine-h1n1-concue-en-laboratoire.html), page consultée le 26.01.2012.

LIONARONS, Joyce Tally, « *Bodies, Buildings, and Boundaries: Metaphors of Liminality in Old English and Old Norse Literature* », *Essays in Medieval Studies*, vol. 11, 1994, p. 43-49.

PAICHELER, Geneviève, QUEMIN, Alain, « Une intolérance diffuse : rumeurs sur les origines du SIDA », *Sciences sociales et santé*, vol. XII, n°4, déc. 1994, p. 41-72.

PANTIN, Isabelle, « Faire accoucher le temps », *Seizième siècle*, 2006, n°2, p.195-214.

PRATT, Marie-Hélène, *Les Mots du corps*, Genève, Droz, 1996.

RABIER, Christelle « La disparition du barbier chirurgien. Analyse d'une mutation professionnelle au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, N°3, 2010, p. 679-711.

TILLES, Gérard, WALLACH, Daniel, « Le traitement de la syphilis par le mercure, une histoire thérapeutique exemplaire », *Histoire des sciences médicales*, t. XXX, n°4, 1996, p. 501-510.